

ment d'Orléans afin de voir le fiancé de leur amie quand il viendrait au parloir. Cette permission leur fut accordée, et après le départ du jeune comte, elles entourèrent mademoiselle de Bourbonne et lui dirent : "Ah ! tu avais bien raison de dire que ton mari est laid ; oh ! qu'il est laid ! Si j'étais de toi, je ne l'épouserais pas. Ah ! la malheureuse !" — Et elle de répondre : "Mais il faut bien que je l'épouse, puisque papa le veut, mais je ne l'aimerai jamais, c'est une chose sûre."

Elle devint comtesse d'Avaux, comme nous l'avons vu, et ce qui l'amusa le plus dans son mariage, c'était d'être appelée : Madame. Souvent quand son mari venait pour la voir au parloir, elle refusait de le recevoir, et comme un jour, on insistait pour l'y faire aller, elle dit qu'elle était dans l'impossibilité de marcher, qu'elle s'était démis le pied.

Que penser de tels mariages et devons-nous nous étonner de la licence des mœurs à cette époque !

Hélène resta trois mois à l'abbatiale, ensuite elle passa à la sacristie, ce service lui plaisait moins ; son emploi était de plier les ornements, de les nettoyer et d'aider madame de St-Philippe à arranger l'église.

Mme de Rochechouart qui ne perdait pas de vue sa petite protégée, la faisait venir chez elle tous les soirs. Là se réunissait ce que la communauté comptait de femmes intelligentes et distinguées, quelques pensionnaires seulement y étaient admises. On y lisait les ouvrages nouveaux qui pouvaient être lus sans inconvénients, devant des jeunes filles. On causait de tout ce qui survenait dans Paris, car ces dames passaient leur vie au parloir, où elles recevaient la meilleure compagnie, et ces demoiselles, les pensionnaires sortant beaucoup, on était au courant de tout. Les dames avaient toutes l'esprit cultivé et beaucoup de dignité de ton et de manières, c'était pour les jeunes filles qui avaient le privilège d'assister à ces réunions, une occasion

précieuse de se former le goût, de développer leur esprit et de prendre le bon ton et les manières élégantes.

Après la sacristie, Hélène fut mise au dépôt ; cette obéissance se composait d'une grande salle entièrement garnie de tiroirs pour les archives, d'une autre salle contenant la bibliothèque du dépôt, et d'une chambre où se tenaient les dépositaires. Il y avait au dépôt, quatre dames dépositaires, deux secrétaires six pensionnaires et deux sœurs converses. Ce qui déplaisait fort à Hélène dans cette obéissance, c'est que les religieuses étaient "vieilles, grognons et sottes".

Madame de la Conception, dit Hélène, avait la manie de chanter des romances, je n'ai jamais entendu une voix plus nasillarde. Elle nous chantait tous les jours la romance de Judith, celle de Gabrielle de Vergy et plusieurs autres.

— Madame de St-Romuald, quatre-vingt ans, vieille grognon.

— Madame de St-Germain, soixante-quinze ans, vieille grognon aussi.

— Madame de St-Pavin, quarante-huit ans, ne parlant jamais, fort sournoise.

Madame de St-Romuald et madame de St-Germain étaient toute la journée en dispute, elles se trompaient toujours dans leurs calculs et elles mettaient tout cela sur le compte l'une de l'autre. C'était comique, dit Hélène, de les voir avec leurs lunettes, le nez dans de grands livres d'archives. Quelquefois pour nous amuser, elles nous montraient des choses curieuses : car on conservait au dépôt des lettres de la reine Blanche, d'Anne de Bretagne et de plusieurs autres reine de France à des abbesses du couvent ; des lettres de Guy de Laval à sa tante, abbesse de l'Abbaye-aux-Bois lorsqu'il était à l'armée pendant les troubles du règne de Charles XII ; il y est question de La Hire, de Du nois et de plusieurs autres grands personnages.

Ces jours-là, Hélène ne trouve pas ces dames trop grognons, car elle aime à s'instruire et s'intéresser à tout.

Du dépôt, elle entra au réfectoire où elle passa deux mois. Son emploi était d'aider à mettre le couvert, à servir les pensionnaires à table, à ranger les cristaux, les porcelaines, l'argenterie.

Après le réfectoire, ce fut le service de la porte. L'emploi consistait à accompagner la portière quand elle ouvrait la porte de clôture. C'était un exercice de tous les instants, les maîtres, les médecins, les directeurs entraient et sortaient toute la journée, Hélène trouva ce service très ennuyeux et fatigant et fut très heureuse de changer pour le service du tour, où elle fut mise quelque temps après. Il y avait là deux sœurs tourières et cinq pensionnaires. Le service consistait à sonner toutes les personnes que l'on demandait et chacune avait un timbre spécial, ceci l'amusa énormément. De ce service elle passa à celui de la communauté. Elle se trouva avec mademoiselle de Talleyrand jolie, aimable et fort aimée ; mademoiselle de Périgord, sa sœur très jolie aussi ; mademoiselle de Duras, jolie et assez aimable et enfin mademoiselle de Spinola, méchante, gauche, mais très belle, tous jours d'après Hélène.

(A suivre)

L'œuvre des Bibliothèques

L'année dernière, le "Journal de François" a demandé à ses abonnés de contribuer à une œuvre très belle que nous voulions encourager et propager de tous nos moyens.

Nous voulons parler de la bibliothèque publique (section française) que madame de Varennes avait eu l'inspiration de fonder à Waterloo, dans les cantons de l'Est.

Notre appel ne fut pas fait en vain. De tous côtés, voire des États-Unis et d'Europe, sont venus des dons généreux permettant à notre vaillante concitoyenne de doter la ville de Waterloo d'une quantité considérable de livres français. Ils resteront à son honneur et à celui des Canadiens qui ont à cœur le